LA QUESTION DU JEU DANS LA CURE DES ENFANTS : PARCOURS, ENJEUX ET DIFFICULTÉS

Marie Lenormand

► To cite this version:

Marie Lenormand. LA QUESTION DU JEU DANS LA CURE DES ENFANTS : PARCOURS, ENJEUX ET DIFFICULTÉS. *Savoirs et clinique - Revue de Psychanalyse*, 2015, *Jeux d'enfant*, 18, pp.23-31. 10.3917/sc.018.0023 . hal-01327024

HAL Id: hal-01327024

<https://hal.science/hal-01327024>

Submitted on 2 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA QUESTION DU JEU DANS LA CURE DES ENFANTS : PARCOURS, ENJEUX ET DIFFICULTÉS

Marie Lenormand

ERES | « Savoirs et clinique »

2015/1 n° 18 | pages 23 à 31

ISSN 1634-3298

ISBN 9782749247564

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2015-1-page-23.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La question du jeu dans la cure des enfants : parcours, enjeux et difficultés

Marie Lenormand

Je tenterai ici de rendre compte de l'évolution de mon approche de la question du jeu dans la cure des enfants. Après avoir rappelé ma proposition de tripartition des jeux qui épouse le champ freudien, premier temps de mon élaboration théorique, je proposerai de déplacer la perspective permettant d'envisager l'accueil du jeu en fonction de la dynamique du transfert. Aujourd'hui, je fais en effet l'hypothèse qu'il est important de considérer le jeu non pas seulement dans sa logique interne mais dans la dynamique de la cure.

Mais avant tout, je reprendrai les points à partir desquels j'ai élaboré mon questionnement sur le jeu et qui sont au nombre de trois¹ : en premier lieu, je dirai que c'est ma propre analyse qui m'a permis de m'orienter dans cette recherche. Mon expérience de cure a en effet restitué une place au jeu, à la rêverie, à l'humour et au mot d'esprit contre l'inhibition, ou encore contre ce que Didier-Weill nomme la « morale du refoulement » dans *Les trois temps de la loi*². Cette manière de renouer avec ce qui a trait à une forme de jeu et avec l'enfance, celle d'avant le « grand enfermement » de l'âge de latence puis de l'âge adulte, m'a rendue sensible au mode d'expression singulier des enfants et a ouvert une certaine disposition à l'accueillir. Je dirais que le fait de retrouver une capacité de jouer autorise un certain traitement de la jouissance permettant de mettre en jeu le désir autrement.

Marie Lenormand, psychologue clinicienne en CMPP, docteur en psychologie, agrégée de philosophie, chargée de cours, université de Provence.

1. Un certain temps a été nécessaire afin de pouvoir faire jouer chacune de ces dimensions avec l'autre.

2. A. Didier-Weill, *Les trois temps de la loi*, Paris, Le Seuil, 1995.

En marge de ma propre expérience de cure, j'ai ensuite entrepris la relecture des grands auteurs de la psychanalyse de l'enfant évoquant la question du jeu. Les différentes approches ont malheureusement souvent accru mes interrogations, tant la notion est prise en de multiples sens et dans des problématiques diverses. Si surprenant et symptomatique cela soit-il, aucun auteur ne s'attarde, par exemple, à définir ce qu'est le jeu. La question se trouve de ce fait traitée chez chacun selon des perspectives singulières et kaléidoscopiques qui ne s'articulent pas nécessairement entre elles.

Voici néanmoins comment l'on pourrait brièvement dresser l'état de la question dans la littérature analytique. Tout d'abord, force est de constater que Freud fait peu de place à la question de l'accueil du jeu dans la cure, pour la bonne et simple raison qu'il ne reçoit pas d'enfants à son cabinet. Exceptionnellement, il recevra le petit Hans une fois (en présence de son père), mais il nous rapporte à ce sujet que le petit garçon, loin de se mettre à jouer, s'est comporté au contraire « de façon irréprochable et comme un membre tout à fait raisonnable de la société humaine »³. Toutefois, qu'il ne rencontre pas les jeux de Hans *in vivo*⁴ ne l'empêche pas de nous fournir des éléments permettant d'interpréter le phénomène ludique : dans son commentaire des jeux rapportés par Max Graf (père de Hans), il l'aborde comme une formation de l'inconscient qui chiffre le fantasme. À l'instar des « actes manqués » ou de ce qu'il appellera dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* les « actes symptomatiques »⁵, le jeu apparaît de ce fait comme interprétable selon la méthode analytique. Dans les autres textes, il est convoqué afin d'éclairer des problèmes métapsychologiques tels que celui du *Phantasieren*, du mot d'esprit ou encore de la pulsion de mort – ce qui ne nous donne pas de renseignements supplémentaires sur la question de l'accueil du jeu de l'enfant dans la cure.

Par contraste, l'invention clinique de M. Klein consistant à faire du jeu libre de l'enfant en séance l'équivalent de l'association libre de l'adulte, prend à bras-le-corps la question de l'accueil du jeu en cure et, ce faisant, permet d'inaugurer la psychanalyse de l'enfant et l'analyse du transfert. Considérant que le jeu est une mise en scène des fantasmes, elle met l'accent sur la possibilité et l'importance de l'interprétation du *contenu* du jeu.

Pour ma part, tout en reconnaissant cet apport considérable pour la question de la cure de l'enfant⁶, j'ai éprouvé des difficultés à mettre en place ce qui m'est souvent apparu comme un forçage interprétatif kleinien des jeux. Par ailleurs, je me suis demandé s'il était *légitime* voire *possible* d'interpréter tout jeu et le transfert négatif éventuel qui s'y manifeste. Je m'explique : si tant est qu'on accepte que tout jeu *puisse* être interprété – ce qui peut déjà être mis en question⁷ –, peut-on en conclure pour autant que tout jeu *doive* l'être, comme semble le soutenir Klein ? La position de F. Dolto⁸ consistant à

3. S. Freud (1909), « Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans », dans *Œuvres complètes IX, 1908-1909*, trad. P. Cotet, R. Lainé, F. Robert, J. Stute-Cadiot, Paris, Puf, 1998, p. 120.

4. C'est Ferenczi qui, en 1913, fera état de sa première rencontre en cure avec le jeu d'un enfant, mais pour reconnaître sa complète désorientation dans l'accueil de celui-ci – au point qu'il interrompra le suivi dès le premier entretien. Cf. S. Ferenczi (1913), « Un petit homme coq », dans *Psychanalyse II, Œuvres complètes (1913-1919)*, trad. J. Dupont, M. Viliker, Paris, Payot, 1970.

5. Actes non pas « manqués » mais qui passent plutôt inaperçus malgré leur haute valeur inconsciente : Freud cite l'exemple du jeu d'un jeune adolescent avec des miettes de pain pour illustrer cette catégorie. Cf. S. Freud (1901), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1967 (chapitre IX).

6. En effet, A. Freud, prônant une éducation analytique sans analyse du transfert et défendant l'idée d'un analyste en position de moi idéal, considérerait une cure de l'enfant *stricto sensu* comme impossible. Cf. à ce sujet le livre éclairant de C. Millot (1979), *Freud antipédagogue*, Paris, Flammarion, 1997.

7. Ceci peut déjà être mis en question tant certains jeux semblent résister à l'interprétation – même à celle de Klein, comme elle le relate dans le cas d'Erna (*La psychanalyse des enfants* [1932], trad. J.-B. Boulanger, Paris, Puf, 1959, p. 55).

8. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, 3 vol., Paris, Le Seuil, 1982, 1985, 1988.

n'interpréter qu'à partir du moment où l'enfant s'engage comme sujet dans la cure n'offre-t-elle pas un autre éclairage sur la légitimité d'interpréter certains jeux d'enfants ? L'équation qu'opère Klein entre surgissement du jeu/expression du transfert/légitimité d'analyser et d'interpréter, n'est-elle pas, dans la clinique, une équation trop rapide qui ne peut rendre compte de la complexité de surgissement des modes ludiques, de leurs multiples fonctions dans le transfert, ni, par conséquent, de la singularité des interventions de l'analyste que ces jeux requièrent ?

C'est en tout cas en s'opposant à une approche privilégiant l'interprétation du contenu du jeu⁹ que Winnicott insiste de son côté sur le jeu en tant qu'expérience en elle-même thérapeutique. Selon lui, l'expérience ludique inaugure pour le sujet un nouveau rapport au monde dans lequel il lui est possible d'être créatif, ce qui comporte en soi des effets favorables pour son self. Il rapporte ainsi le jeu *princeps* d'un bébé dont les symptômes disparaissent suite à la découverte renversante faite dans un jeu en séance¹⁰. Pourtant – et l'absence de questionnement sur ce point constitue à mon sens un point aveugle de la théorie winnicottienne – tout jeu phénoménologiquement parlant peut-il être assimilé à un *playing*, c'est-à-dire à ce type de jeu engendrant un nouveau rapport au réel ? Penser qu'il suffit qu'un enfant joue pour qu'un processus thérapeutique soit à l'œuvre ne constitue-t-il pas une impasse pour le clinicien ?

Si la littérature analytique s'attarde peu sur ces questions qui émergent des théories kleinienne et winnicottienne, par contraste, il est patent qu'un certain courant psychanalytique en France se démarque franchement de cet intérêt et de cet optimisme anglo-saxons associés à la question du jeu. Dans les *Séminaires de psychanalyse d'enfants* de F. Dolto, la notion de « jeu », par exemple, n'est pas même référencée dans l'index (contrairement à « dessin » ou « modelage »). D'ailleurs, la psychanalyste évoque assez peu le jeu dans ses cures, insistant plutôt sur le fait qu'il ne s'agit pas de jouer pour l'analyste, mais plutôt de résister à l'érotisation que le *play* peut engendrer¹¹. Insistant sur la parole de l'enfant et ce qui permet son expression, en aucun cas F. Dolto ne considère le jeu comme lieu privilégié pour l'expression du fantasme et l'analyse. Encore moins insiste-t-elle sur une dimension autothérapeutique de celui-ci. Selon la même orientation, les quelques notations de J. Lacan concernant le jeu du *fort-da* rapporté par Freud insistent, elles aussi, sur l'apparition du signifiant et le meurtre de la chose. En y voyant une symbolisation du manque et un accès au symbolique, Lacan tire à son tour le jeu du côté de la parole sans s'appesantir sur ses manifestations phénoménologiques propres.

On comprendra que la divergence de ces approches m'ait laissée perplexe quant à la question du « bon accueil » du jeu dans les séances.

9. Et ce même si Winnicott se livre aussi à de nombreuses interprétations, par exemple dans *La petite « Piggie »*, qui paraissent parfois tout aussi osées que celle de M. Klein.

10. D.W. Winnicott (1941), « L'observation des jeunes enfants dans une situation établie », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969, p. 41.

11. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants 1*, op. cit., p. 27.

Mon troisième point d'appui pour m'orienter quant à la question du jeu fut donc la découverte de ce rapport singulier de l'enfant au jeu *en séance*. Au-delà de mon étonnement pour cette aptitude de l'enfant à jouer, mais aussi de la constatation que certains jeux, stériles, constituaient fondamentalement des impasses pour l'analyse (ils témoignaient plutôt d'une résistance à parler et à s'engager dans le transfert), il me fut donné d'expérimenter la dimension « jouante » de certains jeux dans la cure elle-même, c'est-à-dire d'être témoin de ces moments où la constitution d'un jeu inaugure un changement de rapport au monde du sujet. J'ai ainsi formulé l'hypothèse que l'invention de *certaines jeux* permet un nouveau traitement de la jouissance par l'avènement d'une dimension symbolique inédite. Ce qui m'a paru particulièrement intéressant à constater, c'est que loin d'être synonyme d'une perte de plaisir, cette inscription d'une dimension symbolique indissociable d'une castration (et ce, indépendamment de la question de la structure du patient) s'accompagne d'un mouvement de jubilation et/ou d'*enjoyment* (terme de Winnicott).

Dans mon doctorat, j'approfondis ainsi l'exemple d'un enfant autiste qui inventa en séance un jeu permettant de donner forme à la pulsion orale. Jusqu'alors, la pulsion à la dérive et presque privée de toute possibilité d'être symbolisée le conduisait à tourner dans le CMPP, à s'échapper du bureau ou à se livrer à des stéréotypies. Dans le jeu – une course poursuite entre un ours et sa proie – il se mit à prononcer tour à tour : « attention ! » (menace de l'ours) et « au secours » (exclamation de la proie, que j'étais censée incarner). Émergèrent ainsi un rapport au monde inédit – la possibilité d'entrer dans le circuit pulsionnel de l'autre sans risquer d'être englouti (il ne fuyait plus mon regard) – *ainsi qu'*une mise en forme de la pulsion orale par un accès à une parole non plus « parlée » et écholalique mais « parlante ».

De même, dans le cas d'enfants névrosés, une « castration symboligène¹² » (dans le dispositif analytique ou en dehors) permet parfois de relancer la possibilité de jouer. Dans ce cas, le jeu devient terrain d'expérimentation pour le saut symbolique accompli par le sujet avec, en supplément, un gain de plaisir.

J'insiste néanmoins : le fait que certains jeux puissent avoir cette fonction *ne permet pas* pour autant de considérer que *tous les jeux* obéissent à cette logique. D'ailleurs, avant de parvenir à cette idée que certains jeux participent ou/et sont le fruit d'un saut symbolique accompli par le sujet et en cela impliquent un nouveau rapport au réel, j'avais tout d'abord été amenée à considérer qu'il est impossible de parler *du* jeu comme d'une catégorie homogène, mais qu'il est bien plutôt indispensable de considérer qu'il existe *plusieurs types* de jeux. Aussi ai-je proposé dans un premier temps un repérage, structurel, *des jeux*, considérant que tous ne s'organisent pas selon une seule et

12. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, 3 vol., op. cit.

unique logique inconsciente – cette hypothèse impliquant qu’il n’y ait pas une seule manière d’aborder les jeux, mais *plusieurs*, dépendant des logiques propres à chaque logique ludique.

Tout en voulant éviter à tout prix le risque de « rigidification » propre à toute entreprise de classification, j’ai proposé de manière heuristique une tripartition des jeux qui, épousant le champ freudien, se fonde sur les trois rapports à la castration possibles : la dénégation, le démenti et la forclusion¹³.

En premier lieu, j’ai défini un certain type de jeux s’organisant en « trompe-l’œil » et ce, par opposition à la logique du « leurre » (qui distinguera la deuxième catégorie). Sans obéir à une logique de déni ou de rejet de la loi symbolique, ces jeux obéissent à une logique de *Verneinung* consistant à dénier une loi pourtant reconnue et inscrite. S’y chiffre le fantasme et s’y (dé)voile le désir inconscient à la manière de la dénégation¹⁴. On peut évoquer, comme exemple de ce type de jeu, celui du petit Hans¹⁵ qui, comme le cheval de sa phobie, se met à mordre son père, ou plutôt à faire semblant de le mordre dans son jeu à partir du moment où Freud intervient et rappelle la loi symbolique. Avec un gain de plaisir, la limitation de la jouissance du symptôme phobique laisse place à un déploiement fantasmatique dans le jeu et permet la remise en mouvement de l’expression du désir. Ce mouvement se constate assez fréquemment en séance – la réaffirmation d’une loi symbolique dans le discours parental permettant parfois à des enfants dits « agités » de se remettre à jouer et de donner forme à leurs fantasmes, plutôt que continuer à mettre sens dessus dessous le bureau. En ce sens, ce type de jeu constitue une issue permettant de « faire avec » la loi sans tomber dans le symptôme bruyant ou l’inhibition.

Par contraste, les jeux que j’ai appelés les jeux « leures » fonctionnent à la manière de fétiches qui permettent de démentir (*verleugnen*) la castration plutôt que de la dénier (*verneinen*). On peut évoquer, par exemple, le jeu du « garçon à la ficelle » de *Jeu et réalité*¹⁶. Lors de la séance de *squiggle*, le jeune garçon se met à dessiner à la suite des ficelles, un lasso, un fouet, à nouveau une ficelle, etc., le thème de la ficelle venant littéralement saturer l’espace de jeu. Winnicott apprend en outre qu’à la maison, l’enfant se livre à un jeu consistant à attacher ensemble les meubles... avec des ficelles. Bien plus tard, le psychanalyste soutiendra que, contrairement à ce qu’il avait pensé au début, la ficelle ne jouait pas le rôle d’une « communication » (d’un « signifiant » nous dirait Lacan), mais qu’au contraire, elle remplissait la fonction de « fétiche ». Conformément à cette logique, le jeu leurre n’opère pas le meurtre de la chose, mais permet au contraire de démentir le manque pourtant aperçu. Aussi paraît-il difficile, dans ce cas, de soutenir que l’acte de l’analyste pourrait être de même nature que dans celui d’un jeu trompe-l’œil.

13. Pour des précisions sur ce qui suit, cf. M. Lenormand, « Le jeu comme trompe-l’œil et la dénégation », *L’évolution psychiatrique*, 2012, 77(4) ; M. Lenormand, C. Bonnet, « Le jeu "leurre" et le démenti », *L’évolution psychiatrique*, 2013, et M. Lenormand, « Le jeu suppléance et la forclusion », *Recherches en psychanalyse* (à paraître).

14. Cf. l’exemple du « Ce n’est pas ma mère » dans S. Freud (1925), « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes II*, 1921-1938, trad. J. Laplanche, Paris, Puf, 1985.

15. S. Freud (1909), « Analyse de la phobie d’un garçon de cinq ans », *op. cit.*

16. D.W. Winnicott (1971), *Jeu et réalité*, trad. de C. Monod, J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, chapitre 1.

Troisièmement, je propose de considérer qu'il existe des jeux qui, obéissant davantage à une logique de forclusion, ont pour principale fonction d'opérer un traitement de la jouissance et de faire barrage à un retour du réel. J'ai fait l'hypothèse que le jeu paranoïde d'un de mes patients avait ainsi une fonction assez semblable à celle d'un délire permettant de circonscrire, en l'imaginisant, un retour du réel. Il va sans dire que repérer une telle fonction du jeu inciterait le clinicien à aborder ce jeu autrement qu'un jeu trompe-l'œil ou même un jeu leurre.

Selon moi, une telle tripartition a pour principal intérêt d'attirer l'attention sur le fait que diverses logiques latentes sont susceptibles d'animer les jeux, au-delà de la dimension manifeste, et qu'il ne peut donc s'agir d'accueillir *un* jeu mais toujours *tel* jeu en particulier. Son risque est malheureusement de tendre vers une approche dogmatique ou de conduire à un repérage statique ne permettant pas d'aborder de manière dynamique le jeu en séance.

Aussi, pour envisager la question du jeu, me semble-t-il aujourd'hui nécessaire de prendre du champ et d'aborder celui-ci selon une autre perspective, moins centrée sur la question spécifique du jeu pris comme une entité monadique et sur sa logique interne que sur la *dynamique du jeu et du transfert dans lequel celui-ci s'insère*. Je soutiens ainsi aujourd'hui que la prise en considération d'un jeu suppose d'envisager la manière dont la cure de l'enfant s'organise dans son ensemble et la manière dont tel jeu s'y insère. Dans un premier temps au moins, la question de l'accueil du jeu mérite ainsi d'être articulée à l'hypothèse de l'enfant-symptôme et à ses implications cliniques. Pour cette raison, il importe de ne pas se précipiter sur l'*énoncé* du jeu, c'est-à-dire sur son contenu, en vue d'essayer d'en fournir des interprétations (Klein), ni de compter seulement sur l'*expérience* du jeu qui serait en elle-même propice à la cure (Winnicott¹⁷). Plus décisive serait l'attention portée au statut de l'*énonciation* du jeu et à la manière dont celui-ci émerge. Il serait ainsi prématuré, par exemple, d'interpréter un jeu avant de s'être interrogé sur la demande de l'enfant. À mes propres dépens, je me suis rendu compte que laisser tel patient réitérer son jeu paranoïde, dans la mesure où je n'avais pas pris la précaution de l'interroger sur sa propre demande, était dénué de tout effet analytique. Sans avoir pris le temps en premier lieu d'« épuiser la demande » des parents, et notamment ici celle de sa mère – qui, en réalité, n'était pas prête à laisser à son fils une quelconque autonomie –, l'analyse du jeu de cet enfant (qui en outre ne souhaitait pas venir pour lui-même comme il finit par me le dire !) ne pouvait conduire qu'à une impasse. Dans un tel cas, fournir des interprétations du jeu serait tout aussi vain, à mon sens, que de laisser jouer l'enfant en comptant sur la seule vertu thérapeutique de l'expérience ludique.

17. En effet, ce parti pris tend à sous-estimer, d'une part, les incidences du dispositif analytique dans les effets du jeu et, d'autre part, ce qu'*énonce* le jeu, au profit d'une conception où le vécu ludique serait en définitive idéalisé. Car s'il arrive que quelques séances de jeu libre apportent un changement radical et la rémission des symptômes d'un enfant, on peut se demander si c'est par la seule vertu du jeu ou du fait de l'incidence du dispositif lui-même (par exemple de la coupure symbolique instaurée par ce dernier). Dans le cas où une mère, par exemple, ayant épuisé sa demande et exprimé sa propre souffrance auprès de l'analyste permet à son enfant de se dégager de ses propres problématiques et de s'emparer d'un espace de parole propre où il va éventuellement se mettre à jouer, le jeu a certes bien là une fonction thérapeutique, mais n'est-ce que par sa vertu intrinsèque ? N'est-ce pas aussi et tout aussi essentiellement dans la mesure où en amont, dans le transfert, l'instauration d'une coupure symbolique a restitué à chaque sujet son propre espace subjectif et la possibilité d'une parole non aliénée dans le discours parental ? C'est en tout cas la position que je soutiendrai ici.

En guise de point d'orgue à ces remarques, je donnerai un exemple d'émergence de jeu et d'écoute flottante à laquelle celui-ci a donné lieu dans le cadre d'entretiens préliminaires. Il s'agira de mettre en lumière de quelle manière le jeu gagne à être envisagé non pas de manière indépendante mais dans la dynamique générale des séances.

Lors du premier entretien, pendant que sa mère parle des raisons qui l'ont décidée à conduire son fils au CMPP, Maurice fouille dans la caisse à la recherche de jouets. Il s'agit manifestement d'une phase d'exploration.

Une fois que la mère a énoncé sa plainte concernant son fils qui ne supporte absolument pas les punitions (ce qu'il manifeste en se faisant mal et en se blessant quand il est réprimandé : il s'arrache littéralement les cheveux, par exemple), je demande à cette dernière de m'éclairer sur les raisons pour lesquelles, *selon elle*, son fils aurait ces symptômes. Cette mère se met alors à parler de sa propre souffrance d'être éloignée, depuis son mariage, de sa famille, qui se trouve à Rouen, ainsi que de son mari, trop souvent absent depuis la naissance de son fils, du fait qu'il part souvent en mission, mais aussi de son isolement social du fait dans la mesure où elle n'a pas retrouvé de travail dans la région. Manifestement, cette femme ne prend pas conscience qu'elle parle d'elle-même plus que de son fils. Tout juste rationalise-t-elle ces énoncés en évoquant que son fils pourrait lui en vouloir de cette situation. Il me semble qu'à cette étape de la séance, règne une « confusion des noms » ou, pour le dire autrement, qu'un amalgame est fait concernant la place (et la souffrance) de son fils et la sienne.

À ce moment de la séance, ne sachant comment faire entendre à cette mère la confusion des places qu'introduit son discours, je m'adresse de vive voix au petit garçon. Cette intervention, de manière performative, visait à rappeler le fait que chacun peut parler en son nom et à partir d'une place singulière. Je demande donc à Maurice ce qu'il pense de tout cela et s'il aimerait, lui, qu'il y ait des choses qui changent puisque sa mère, elle, semble vouloir que certaines choses changent. Il me répond que oui. Je lui demande alors ce qu'il souhaiterait. À ma surprise, il me répond : « Un éléphant. » Il a alors un éléphant dans les mains : une figurine en plastique qu'il a trouvée dans la caisse à jouets. La mère me regarde, elle aussi surprise, m'enjoignant de ne pas faire attention à cette réponse qui lui apparaît manifestement comme une parole d'enfant dénuée de pertinence et sans rapport avec le sujet. Malgré mon incompréhension, je me dis pourtant de mon côté qu'il y a peut-être un fil à tirer et demande donc à l'enfant : « Ah oui, et pourquoi ce serait bien, un éléphant ? » À quoi il me répond : « Pour monter dessus. » Considérant que cette réponse constitue comme le début d'un jeu initié au croisement de

ses propres recherches de jouets dans la caisse et de la question que je viens de lui poser, et associant sur le fait qu'on monte parfois sur un éléphant pour se déplacer, je lui lance au hasard : « Et pour aller où ? » La réponse qu'il fit sans hésitation : « À Rouen ! » provoqua un petit moment de sidération pour sa mère et moi... Bien loin d'être « à côté » de la séance, Maurice énonçait combien, au contraire, il était en réalité complètement « branché » sur les paroles que venait de prononcer sa mère, le jeu entrant en résonance avec ce qui était en train de s'énoncer.

À partir de là d'ailleurs, les associations reprirent, ainsi que la dynamique de la séance : la mère associant immédiatement sur le fait que son fils n'avait vraisemblablement pas de souvenirs de Rouen, étant parti en bas âge... En s'adressant pour dire cela à Maurice, cette dernière commença, de fait, à désolidariser sa propre souffrance de celle de son fils. Une première coupure symbolique venait, semblait-il, d'être ébauchée entre elle et lui, comme deux êtres distincts grâce à cette parole émergeant du jeu (sans que, remarquons-le, j'aie fourni une quelconque interprétation). Cette mère cessant de s'identifier complètement à son fils lorsque celui-ci était puni et se faisait mal, la possibilité émergea pour elle de retrouver une place d'adulte tuteur et d'envisager comme nécessaire qu'une castration puisse être donnée à son fils s'il avait dépassé les limites (elle reconnaissait que jusqu'alors, voir son fils se faire mal lui était tellement insupportable qu'elle en arrivait à tout lui passer). Nous pûmes évoquer cet aspect lors des séances ultérieures.

Deux séances plus tard, Maurice étant reçu seul, il inventa un *play* (au sens où il se mit à « faire semblant »). Il y mettait en scène, de manière fort intéressante, l'interdit ainsi que la sanction – ce qui rappelait fortement les causes prochaines du symptôme pour lequel sa mère l'avait conduit au CMPP. J'étais censée jouer l'élève qui a fait des bêtises et qui se retrouve puni(e), les pompiers arrivant pour intervenir... Pour ma part, j'acceptais de jouer minimalement le jeu sans inventer mon rôle, mais demandant toujours à Maurice ce que j'étais censée dire ou faire.

Plutôt que de formuler une interprétation du jeu à l'enfant, il m'est apparu que la jouissance du symptôme avait trouvé à être bordée dans et par le jeu – ce qui fut confirmé par la mère, puis le père, deux séances plus tard. Je fais l'hypothèse que ce changement ne résultait pas tant de la seule vertu du jeu que *du dispositif et de ses effets* – notamment du fait que l'énonciation de sa souffrance d'adulte par la mère avait permis que les places symboliques de chacun commencent à se réinstaller. Cette mère ayant pu parler en son nom propre sans plus englober son fils dans ce qui constituait sa propre souffrance, le petit garçon se trouvant moins aux prises avec le symptôme du couple parental, le père parallèlement libre désormais

18. Quelques semaines plus tard, la mère m'annonça abruptement dans la salle d'attente qu'il s'agissait du dernier rendez-vous puisqu'elle avait retrouvé du travail (elle qui se plaignait d'être coupée du monde social de par son déménagement) et que donc elle ne pourrait plus conduire son fils. Comme je faisais remarquer que tout cela me paraissait vraiment précipité, elle-même dit : « Eh bien, la prochaine fois, c'est donc son père qui amènera Maurice. » Ce fut la première et la dernière fois que ce père accompagna l'enfant puisque celui-là opta, le symptôme ayant cédé, pour la fin des séances. Dans la mesure où ce père intervenait en disant que tout était rentré dans l'ordre, et bien que l'arrêt du suivi me soit apparu comme trop précoce, je n'insistai pas pour d'autres rendez-vous – d'autant que Maurice n'énonça aucune demande à revenir à ce moment-là.

d'occuper sa place (comme l'arrêt soudain du suivi le mit en acte¹⁸), l'équilibre familial s'était remanié. À partir de là, le jeu devenait la manifestation du fait qu'il était devenu possible à cet enfant de jouer de la castration, ici plutôt de type anal, et d'en tirer du plaisir plutôt que d'en être joué – comme c'était le cas dans le symptôme.

Cette séquence mettant en acte deux jeux tout à fait différents me permet d'illustrer combien le jeu d'un enfant peut se trouver pris, comme toute parole, dans la dynamique transférentielle (qui, dans le premier jeu improvisé, associait l'enfant et sa mère). Il est manifeste que l'ébauche de jeu concernant l'éléphant (l'invention du voyage imaginaire à Rouen) permet de faire avancer la séance en produisant des effets de subjectivation pour la mère et, par ricochet, pour Maurice. Dans ce premier cas, je n'ai pas interprété le jeu mais y ai laissé libre cours, entendant celui-ci comme une parole venant scander la séance. Ensuite, dans le deuxième jeu, je n'ai pas non plus formulé d'interprétation et je ne pense pas davantage qu'il soit possible de rapporter la vertu de ce jeu à la seule expérience ludique : j'ai plutôt entendu le jeu de l'élève puni comme une parole témoignant, en acte, qu'un changement symbolique majeur s'était opéré pour le petit garçon, c'est-à-dire comme le résultat d'un remodellement des places symboliques de chacun.

En conclusion, s'entendra dans ce court compte rendu, je l'espère, que le jeu ne peut être appréhendé uniquement selon sa logique interne, mais qu'il gagne à être accueilli dans la dynamique de la cure et entendu dans l'économie du transfert.